



## L'île des anamorphoses

version de Christine Montalbetti

Je me souviens exactement comment les choses ont commencé.

C'était un soir de printemps avancé, quelque chose dans l'air tirait vers l'été. J'étais assis dehors, à la campagne, sur la terrasse d'une maison d'amis. Nous venions de finir d'y dîner, et mes amis étaient rentrés dans le salon, où ils discutaient pendant que sur l'écran télévisé scintillaient les images d'un documentaire animalier.

Le ciel fonçait sur le jardin. Derrière le muret qui bornait la terrasse, je devinais l'érable, encore, la série des poiriers, vers la droite.

Je sentais sous mes avant-bras le contact de la toile cirée, qu'on avait débarrassée. Au-dessus de moi, l'ampoule d'un plafonnier de fortune jetait des taches jaunes sur sa matière lustrée, où s'apercevait son motif obsessionnel, des trios de poules bleues et blanches qui s'avançaient en cortèges, régulièrement disséminées parmi des paniers bruns aussi gros qu'elles, et des œufs nullement à l'échelle non plus, tandis que se glissaient dans tout ce mic-mac des formes plus géométriques et abstraites qui ne me semblaient pas vouloir représenter autre chose qu'elles-mêmes.

Une sensation de bonheur inexplicable montait en moi, qui n'était pas liée à un événement particulier dont j'aurais eu des raisons de me réjouir, mais seulement aux conditions de ce moment, à la façon tactile dont la nuit tombait sur moi, comme un voile humide, au poids agréable, consistant, de la journée, que mon esprit soupesait doucement, au tableau des champs onduleux qui bleuissaient en face de moi, et parmi lesquels de petites lumières s'allumaient au loin, comme le tracé d'une côte qu'on apercevrait depuis la mer.

La présence proche de mes amis me faisait un cocon doux, tandis que la terrasse déserte, sous le ciel immense des campagnes, me plongeait dans une solitude dont j'avais envie de prolonger un peu le trouble.

J'étais à la fois dans une sensibilité accrue à tout ce qui m'entourait, au moindre souffle de brise, au camaïeu de bleus et de noirs qui envahissait le jardin, et attentif à moi-même, comme si, dans cet instant, je me mettais à exister plus fortement que d'habitude ; et dans l'intensité de ces sensations, je pouvais reconnaître, insistante,



violente et magnifique, la joie qui précède le surgissement de l'écriture, quand l'écriture se met littéralement à surgir, heureuse, emportée, vive et nécessaire.

J'attrapai (je pourrais dire fébrilement), dans la poche plaquée de ma veste, le stylo court dont l'agrafe argentée en pinçait le tissu et le petit carnet que j'y avais fourré ce matin.

L'ampoule au-dessus de moi me faisait juste assez de lumière.

Je posai la pointe de mon stylo sur la page, dans le désir aigu de décrire les sensations qui affluaient, de poser des mots sur mon état, mais je butais aussitôt sur l'idée du « Je » par lequel j'allais naturellement commencer ma phrase.

C'était un « je » nu, impudique, impossible, un « je » qui m'offrait aussitôt moi-même en pâture, qui m'exposait d'une façon blessante, presque insoutenable.

Je demeurais quelques instants englué dans ce bouleversement. Toutes les émotions que faisaient naître en moi ce lieu, cette obscurité croissante, la fraîcheur du soir, pressantes, réclamaient de se muer en phrases, qui me libèreraient de leur trop-plein. Tout ce qui me submergeait, dans cet instant, tout ce qui me gonflait la poitrine, au risque d'une implosion, il fallait bien que cela sorte de moi pour devenir un récit, qui à la fois m'allègerait de cet amas poignant de sensations intenses, et me donnerait la satisfaction d'avoir transformé ces minutes en cet objet d'artisanat (puisqu'il passe par la main) qu'est un texte, et qui pourrait circuler ensuite de lecteur en lecteur.

Mais que faire, si le « je » m'était d'une immédiateté trop violente ?

Comment les laisser advenir, ces phrases qui transmueriaient ces émotions en récit, qui viendraient les chercher pour les conduire sur la page, où elles se déploieraient, lisibles, et me laisseraient le cœur content ?

2

C'est dans cet état extrême, et qui réclamait une résolution urgente, que l'idée me vint. C'était moins une pensée raisonnée, argumentée, réfléchie, qu'une nécessité à laquelle, sans avoir le temps de peser le pour et le contre, on cède. Le moyen, je l'avais trouvé : prêter mes émotions à un autre.

Et sous ma plume, sans même que j'y songe, pour ouvrir ce premier paragraphe, c'est le prénom de Simon qui vint. Simon qui, comme moi, se trouvait assis à une terrasse de maison d'ami, après dîner, et comme moi enfonçait ses yeux dans le paysage de plus en



plus masqué, englouti, des champs, devant lui. Simon, auquel bientôt j'attribuais les souvenirs de ma journée, mes lectures, assis sur une chaise longue, pendant que mes amis travaillaient au jardin, et même cet ami perdu de vue, que j'avais revu tout récemment, et dont le fantôme avait flotté sur ces heures. Et la toile cirée aussi, je me mettais à la décrire, sauf que c'était lui encore qui la regardait, lui qui en suivait les motifs, qui laissait ces motifs aller draguer en lui de vieux souvenirs de séjours à la campagne, des épisodes de son enfance, que j'arrachais bien sûr à ma propre enfance pour les lui servir sur un plateau. Mais je ne pouvais pas faire autrement, puisque c'était à la condition que je prétende que tout cela lui appartenait que je pouvais laisser libre cours à la formulation de toutes les émotions qui à cette même heure m'étreignaient.

La phrase coulait, heureuse, comme décomplexée de ce que j'allouais tous ces sentiments à un tiers.

En une demi-heure à peine, j'avais abondamment noirci mon carnet. Je rejoignis mes amis, m'installai à leurs côtés dans le canapé profond, et suivis avec eux les dernières images du documentaire, où l'on voyait des paysages de glace, filmés depuis le pont d'un bateau, sur lequel un cuisinier parlait de son expérience de ce voyage.

J'ai repris le texte à mon retour, assis à ma table de travail, je l'ai augmenté un peu, l'ai complété, et il a paru sous cette forme, l'histoire des rêveries d'un homme, un certain Simon, depuis la terrasse d'une maison d'amis.

Je ne me suis pas arrêté en si bon chemin.

Le procédé était formidable. Il m'ouvrait un champ de possibles que je n'avais pas imaginés auparavant.

Non seulement je me sentais tout à fait libéré dans l'expression de mes sentiments, mais je pouvais me travestir, fouiller dans des armoires imaginaires.

Mon personnage principal ne portait plus mes vêtements ordinaires. Il pouvait revêtir la panoplie du cow-boy, ou endosser un kimono.

Je n'étais plus prisonnier de ma propre apparence.

Tout devenait affaire de déguisements, jubilatoires.

En un mot, je m'amusais.



Je fis courir le procédé sur plusieurs livres. J'étais content de mon invention. Je voulais en profiter, l'exploiter, la décliner, comme ça, de roman en roman.

J'étais une sorte de Frankenstein, ou de Gepetto, si vous préférez : je façonnais des corps, et je leur donnais vie page après page. Je les promenais dans des univers dont je peignais à mesure le décor. Souvent, c'étaient des paysages où j'étais moi-même passé, et dont je révélais les noms. D'autres fois, ces paysages étaient comme des synthèses, comme la somme de plusieurs paysages que j'avais traversés, contemplés, et dans lesquels j'avais senti ce doux frisson d'exister. Je fournissais l'occasion à ces figures que je forgeais d'en faire à leur tour l'expérience, je leur prêtais des sensations qui avaient été les miennes, des sentiments proches de ceux que j'avais éprouvés, et que je mêlais à de petites fantaisies de détail. J'inventais des lieux, aussi, je me faisais architecte, décorateur, et je les baladais là, ces « ils » et ces « elles », comme des figurines de papier que j'aurais actionnées avec une tirette, sauf que je leur conférais des pensées, que je leur insufflais, chaque fois, quelque chose qui m'appartenait en propre, qui me fondait.

Je me sentais heureux, après chaque séance d'écriture. Je me levais de ma table de travail et je partais me plonger dans le monde, où je vivais cette fois mes aventures en mon nom propre.

C'était une alternance qui me convenait.

Une hygiène de vie, pour ainsi dire.

Une façon saine de partager les choses.

Du moins, c'était ce qu'il me semblait.

Car ce bel arrangement finit par se révéler délétère.

Peu à peu, je devenais agité, sans savoir pourquoi.

Au début, c'était la nuit seulement. Je faisais de mauvais rêves. Je marchais dans des espaces mal éclairés, et apparemment vides, dans lesquels d'un coup surgissait de l'ombre quelqu'un qui me ressemblait sans être moi, et dont je ne parvenais pas à deviner les intentions à mon égard. Je continuais d'avancer, et d'autres individus se présentaient devant moi de la même manière, des silhouettes proches de la mienne, et



pourtant différentes ; et je ne savais que penser de ces doubles bizarres, de ces sosies imparfaits.

Et puis bientôt, en pleine journée, j'étais sujet à des suées incompréhensibles. Je me promenais calmement, sans forcer le rythme de mon pas, et brutalement ma chemise se trempait. J'étais assis dans le métro, dans le bain normalement jaune-grisâtre de photons peu coopératifs, et de nouveau, sans crier gare, mon vêtement se mouillait.

Il y avait ça, et puis comme de soudaines pulsions de fuite. Je dînais chez des amis, et brusquement je ressentais un besoin impérieux de quitter la table. Je devais chaque fois trouver un prétexte (je n'étais pas sûr d'avoir éteint une plaque électrique, lançais-je du bout des lèvres avant de m'enfuir, je me souvenais que je devais aller chercher un cousin à l'aéroport, ou je ne sais quoi encore qui laissait mes amis bouche bée tandis que je claquais la porte de leur appartement pour m'engouffrer dans l'escalier).

J'errais alors dans la ville, et de fatigue je finissais par m'asseoir quelque part, sur un banc, un muret, un palier, parfois à même le trottoir. Et alors, est-ce que je m'assoupissais ou étaient-ce à proprement parler des visions, des créatures m'apparaisaient, dont je ne comprenais pas les motivations.

Parfois, elles se contentaient d'aller et venir devant moi. Indifférentes à ma présence, d'abord, elles se transformaient en une sorte de cortège burlesque, un show agressif, quelque chose de dérangent et d'hostile, dont elles m'obligeaient à être le spectateur.

Je les contemplais, elles me rappelaient quelque chose, mais mon épuisement m'empêchait de les identifier complètement. Elles portaient des falbalas, des froufrous, tout un attirail de boas à plumes. Elles s'étaient travesties, avec les moyens du bord, et mon attention se perdait dans les plis d'une dentelle, ou le mouvement souple, aéré, des plumes qui se soulevaient dans leurs gestes.

D'autres fois, les créatures qui venaient me hanter ainsi s'approchaient de moi et m'adressaient la parole. Elles étaient mal distinctes, au début, dans le contrejour, et puis assez vite je les identifiais comme tels ou tels personnages de tel ou tel de mes romans qui, débarrassés de leurs fanfreluches, m'apparaisaient dans les vêtements que j'avais inventés pour eux.

Ils me tenaient des propos insensés, où ils me reprochaient à la fois cette ressemblance qu'ils entretenaient avec moi et la foule de différences qui nous séparaient. Leurs revendications étaient incohérentes. Ils se révoltaient de n'être au fond, me disaient-ils,



que des miroirs de moi-même, et dans le même temps ils paraissaient souffrir de ce que ce reflet était si approximatif, si biaisé, si altéré par cent détails qui faisaient qu'on ne pouvait pas nous confondre.

Ou bien était-ce moi qui en souffrais ?

J'avais besoin de prendre l'air.

De m'échapper un peu de la ville, de me frotter les rétines à autre chose qu'à ses murs fatigués.

Je partis pour le sud, un pays limitrophe, au bord de la mer.

Je louai une chambre dans un hôtel blanchi à la chaux. Ma fenêtre donnait sur une pinède.

Les deux premiers jours, je me sentais dans un épuisement tel que je demeurais confiné dans ma chambre. Je restais allongé sur le lit, les bras croisés sous la tête, et je regardais le tracé des arbres minces au travers du rideau de lin léger que je tirais dans la journée contre le soleil trop fort. Ils se dessinaient en ombres chinoises, longilignes, hérissés. En toute fin de journée, j'ouvrais mon rideau sur le paysage, et je retournais m'allonger sur le lit, depuis lequel je considérais les cimes immobiles dans l'air encore chaud et le ciel qui changeait, inexorablement, jusqu'au noir.

Le troisième jour, je me décidai à sortir.

Je descendis par un sentier jusqu'à la mer.

La chaleur était forte, de la sueur se formait à la jonction du chapeau que j'avais acheté dans le hall de l'hôtel et de mon front, et, mal retenue par la bande de tissu cousue à la paille, coulait le long de mes tempes.

Je finis par m'asseoir.

Je regardais la mer cogner le rocher sur lequel je m'étais assis, l'écume qu'elle faisait dans le contact avec la pierre, les petits bouillons qui troublaient sa transparence. Et puis le long chemin de vagues jusqu'à l'île proche. Toute la quantité d'eau remuée là, doucement, sans fracas, presque turquoise sous le soleil, et qui laissait aux rochers toute leur place, non pas les érodant, mais les titillant seulement, sans les blesser. Les flattant, presque, comme on flatte l'encolure d'un cheval.



Et l'île d'en face se montrait ainsi dans toute sa splendeur, foncée dans le contrejour, puissante, si forte qu'elle me fourrait l'idée d'île dans la tête, le mot même d'île, qui commençait à insister dans mes pensées.

Et voici alors ce qui m'apparut : tout ce que j'avais écrit avec cette troisième personne à laquelle j'avais cru avoir recours comme à une solution parfaite, tous ces livres, on aurait pu les rassembler sous un seul titre : *L'Île des anamorphoses*.

Car voilà ce à quoi ils ressemblaient : un paysage défait, torsadé, vrillé.

La troisième personne avait agi comme un miroir courbe.

Le procédé, en apparence, peut être exaltant, oui ; mais au bout du compte, on a affaire à une forme effrayante, un magma monstrueux et morbide.

C'était ma vie, mais déformée ; les sensations que j'avais éprouvées, mais transformées d'être seulement prêtées chaque fois à un autre. Cette troisième personne délétère avait finalement séparé mon œuvre de moi-même, elle avait tordu le miroir dans lequel je croyais me refléter, elle avait abîmé et distendu mon image au point que cette dernière m'était devenue méconnaissable.

Je m'étais dépossédé moi-même de ma vie, des souvenirs qui m'appartenaient, de l'étoffe dont mon existence était faite.

Je me levai de mon rocher et me mis à courir éperdument dans les sentiers, sans savoir où j'allais. La chaleur devenait collante, dans la course et la progression du jour, les arbustes étaient impuissants à porter des ombres autres qu'étiennes, inutiles, et affreusement recroquevillées – et de nouveau, à la vision de ces ombres ramassées et courtaudes, qui ne rendaient pas justice à la minceur des troncs, l'idée d'anamorphose résonnait dans mes tempes.

Je finis par m'affaler au bord d'un chemin. Je me couchais sur la terre chaude, où gisaient des épines de pins, et où couraient de grosses fourmis callipyges à la taille toute fine et aux hanches pleines. Le soleil m'assommait. Je m'endormis. Ce fut un fouillis de rêves, une torture de couleurs et de bruits, où je reconnaissais mes personnages, mais animés par une colère qui m'était étrangère.



Je m'éveillai trempant dans une flaque de ma propre sueur. Le ciel bleu roi continuait de se dérouler sans nuages au-dessus de moi. Je comprenais le sens du mot implacable, quand on l'accolé à bleu. J'entendais la mer proche, le clapotis des vagues paisibles et délicates. J'eus envie de me plonger dans l'eau.

Je marchai jusqu'à la crique, quittai mes vêtements et m'immergeai, nu, déjà salé. L'eau paraissait fraîche, et elle était onctueuse. Je la repoussais des bras, gentiment, comme dans un souple jeu de dérobades et d'étreintes.

Elle me ceignait, m'enlaçait.

Elle était comme un grand corps collé à moi, mouillé, ondulant.

Je me sentais moi-même, et l'évidence était là : seul le « Je » était capable de me contenir.

Seul le « Je » m'englobait, seul le « Je » savait laisser vibrer en lui les formes multiples qui pouvaient bien, d'un instant l'autre, être les miennes.

Il y a des inventions qu'il faut savoir jeter aux oubliettes. Des solutions dont il convient de prendre acte qu'elles n'étaient pas les bonnes.

J'inspirai une bouffée d'air iodé et mis la tête sous l'eau. La mer me massait le visage, à présent, les joues, les lèvres, le front. J'avais l'impression d'un matelas frais et moelleux dans lequel on enfonce son corps alangui. Puis je commençai à souffler de petites bulles, comme ça, sous l'eau, économes, pour essayer de durer, et je me disais que dans chaque bulle, c'était cette foutue troisième personne qui s'en allait. Elle s'échappait de moi, en autant de bulles qu'il y avait eu de romans, et de protagonistes pour me voler ma vie. Pof, pof, pof, je l'expulsais, *vade retro*, bulle après bulle, et chacune remontait les quelques centimètres qui me séparaient de la surface et s'en allait exploser à l'air libre.

Puis, une fois complètement débarrassé, je propulsai mon visage hors de l'eau.

Le ciel était serein, l'horizon, pur.

Je nageais lentement vers la rive, à présent. Je me sentais apaisé, et intègre. Je pensais au mot « retrouvé ». Le soleil avait baissé un peu, et ses rais obliques laissaient de petits frisottis d'or sur la crête des vaguelettes que le mouvement de mon corps créait dans l'eau accueillante et docile.